

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Après une demi-heure de marche à peine, John Huggs et ses pirates atteignirent ce versant de colline où était établi leur camp.

C'était précisément cet endroit que Tomaho avait découvert dans la nuit, à la clarté de la lune.

En arrivant à son bivouac, le capitaine vit qu'il y régnait une agitation inaccoutumée.

Des groupes s'étaient formés de tous côtés, et, à en juger par l'éclat des voix, les conversations étaient excessivement animées.

Que s'était-il passé ?

Que se passe-t-il encore ?

Un rassemblement plus nombreux que les autres s'était formé au centre même du campement.

La on ne disait pas, on ne s'agitait pas.

De nombreux pirates rangés en cercle, dans une attitude singulièrement calme, morne, silencieuse, semblaient considérer avec stupeur quelque terrifiante scène.

John Huggs sentit qu'il allait apprendre une fâcheuse nouvelle.

— Encore une catastrophe ! dit-il à la Couleuvre.

— Nous jouons de malheur.

— C'était à présumer, répondit le lepero avec son sourire de vampire.

— Il y a un proverbe français qui dit : *Un malheur ne vient jamais seul.*

— J'y crois, moi, à ce proverbe, et je ne m'étonnerais pas d'apprendre la nouvelle d'un nouveau désastre.

En ce moment, quelques bandits aperçurent leur chef ; plusieurs vinrent à sa rencontre.

— Que se passe-t-il donc ? demanda John Huggs avec une indifférence affectée.

L'un des pirates s'avança.

— La barricade du chemin creux a été surprise cette nuit, dit-il.

— Surprise ! s'écria le capitaine avec colère.

— Que l'on m'amène le lieutenant qui la commandait.

Et comme on ne lui répondait pas :

— M'avez-vous entendu ? ajouta-t-il avec une irritation croissante.

— Où est ce lieutenant ?

— Mort ! dit le pirate qui avait déjà parlé.

— Mort ? répéta John Huggs subitement calmé.

— Et les cent cinquante hommes qu'il commandait ?

— Vingt-cinq tués et plus de quarante blessés.

— Et les autres ?

— Ils sont ici, répondit le pirate.

— Vous voyez, on les soigne.

— Le chef mort, j'ai pris le commandement et fait battre en retraite, afin de prendre vos ordres.

— Il fallait également beaucoup de monde pour transporter les blessés ; c'est pourquoi nous avons dû abandonner la barricade.

John Huggs que la fureur agitait intérieurement, mais qui savait se maîtriser, dit au pirate :

— Puisque tu étais là, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Capitaine, fit le bandit, nous avons été broyés par une avalanche de rochers.

— Pas un coup de fusil n'a été tiré.

— Seule une de nos sentinelles a été attaquée en arrière de la barricade ; on lui a arraché la tête.

— Nous n'avons pas aperçu nos ennemis, et tous nous croyions à un tremblement de terre.

— Ce n'est qu'après l'avalanche de rochers qui se détachaient de la montagne et roulaient avec un bruit de tonnerre, ce n'est qu'après l'écrasement de nos compagnons, que nous avons vu un homme qui paraissait avoir deux têtes ! une grosse au milieu de la poitrine et une plus petite à sa place naturelle.

John Huggs haussa les épaules à ces derniers mots.

— Je jure que je dis la vérité, reprit le pirate.

— J'ai vu de mes yeux cet homme extraordinaire.

— Il avait au moins quinze pieds de haut.

Un haussement d'épaules plus accentué répondit à cette affirmation du pirate, et le capitaine serra les poings en disant :

— Vous aviez de l'artillerie ; il fallait le canonner, ce colosse !

— Vous auriez bien vu qu'un obus aurait eu raison d'un fantôme que la peur vous a fait voir double.

— Mais... les canons... fit le pirate avec hésitation.

— Eh bien ! quoi ?

— Vous aviez deux pièces de sept...

— Le géant les a emportées après avoir brisé les affûts, dit le pirate.

— Emportées ; lui seul ! s'écria John Huggs — Seul, affirma le bandit.

— Il a disparu avec une pièce sous chaque bras.

Le capitaine examina attentivement l'homme qui osait alléguer un pareil fait.

Évidemment cet homme était fou, ou il se moquait.

Mais plusieurs pirates joignirent leur attestation à celle de leur camarade.

— C'est vrai, dirent-ils.

— Il a raison.

Nous l'avons vu comme lui.

— C'était un être surnaturel.

John Huggs, fort embarrassé, se tourna vers la Couleuvre qui écoutait sans souffler mot.

— Je crois qu'ils divaguent tous, lui dit-il.

— Ils ne font qu'exagérer un peu quant à la taille du fantôme, répondit le lepero.

— Je crois deviner quel est le héros de cette terrible aventure.

— C'est ?... interrogea le capitaine avec impatience.

— C'est tout simplement le géant Tomaho, répondit la Couleuvre.

— Tout l'indique.

— Et je serais bien surpris si je ne devinais pas juste.

John Huggs ne répondit pas.

Connaissant la force extraordinaire du Caïque, la supposition du lepero lui parut très vraisemblable.

Les dents serrées, il murmura quelques paroles intelligibles, paroles de menace et de fureur sans doute ; puis élevant la voix et s'adressant aux nombreux bandits qui l'entouraient :

— Nous nous battons aujourd'hui, leur cria-t-il.

— Je vous promets une revanche terrible.

— Préparez-vous !

De nombreux vivats accueillirent ces paroles, et les pirates s'éparpillèrent dans le camp.

John Huggs suivi de la Couleuvre se rendit sous la tente.

Ces deux personnages eurent un entretien qui dura un quart d'heure à peine.

Quand ils sortirent, le chef des pirates relevé calme dit avec assurance :

— Le succès est infaillible.

— Cette fois, nous les tenons.

— Mais comme il faut tout prévoir, même l'impossible, observa la Couleuvre, n'oubliez pas d'assurer nos moyens de vengeance en cas de défaite.

— Notre réussite est assurée, j'en réponds, dit John Huggs ; mais soyez tranquille : en cas de malheur, je serai toujours en mesure de remplir nos conventions.

Puis, appelant un pirate, il lui donna l'ordre de prévenir les chefs de compagnies qu'un conseil de guerre allait être tenu.

Quelques minutes après, les lieutenants de la troupe étaient rassemblés autour de leur chef.

— Gentlemen, leur dit ce dernier avec une brutalité tout américaine, si je me suis acharné depuis si longtemps à la poursuite de la caravane Lincourt, ce n'est pas, vous le savez, pour piller un convoi où nous ne trouverions pas de quoi nous payer de nos peines.

— J'ai d'autres projets que vous ne tarderez pas à connaître.

— Sachez seulement qu'aujourd'hui le moment d'agir sérieusement est venu.

— Il est temps d'en finir avec cette caravane qui nous résiste depuis trop longtemps.

— Nous allons tenter un coup décisif.

— Si vous savez me seconder, je puis vous répondre du succès.

— Je n'ai pas à vous expliquer mon plan d'attaque : il n'existe pas.

— C'est une bataille défensive que nous allons livrer.

— C'est à l'abri de tout danger sérieux que nous allons écraser nos adversaires.

— Et pour vous prouver que toutes les chances sont de notre côté, je vous apprendrai que déjà un grand nombre de trappeurs sont bloqués par les nôtres dans une impasse où ils se sont imprudemment engagés.

— Par suite, les forces de la caravane sont considérablement amoindries, et vous voyez comme moi qu'il sera facile de lui porter un coup mortel.

Ce speech du capitaine fut accueilli par des bravos enthousiastes, et, sur l'ordre qui leur en fut donné, les lieutenants rassemblèrent aussitôt leurs hommes.

Pendant ce temps, John Huggs s'occupait d'envoyer des pièces de canon aux quarante pirates qui gardaient la crevasse.

Il n'était pas absolument persuadé de l'utilité indispensable de cette mesure ; mais comme il connaissait l'audace des trappeurs aussi bien que l'excessive prudence de ses bandits, il se dit que ces derniers, se sentant soutenus par de l'artillerie, ne plieraient pas quoi qu'il arrivât.

Quand toute sa troupe fut sous les armes et l'artillerie, attelée, le capitaine adressa quelques nouvelles recommandations à ses lieutenants et donna le signal du départ.

Arrivés à une bifurcation de la vallée que l'on suivait depuis environ vingt minutes, John Huggs et la Couleuvre se séparèrent.

Celui-ci s'engagea avec une troupe nombreuse et six canons au milieu des montagnes, et disparut bientôt au détour d'un large ravin.

Le capitaine, avec deux canons et cinquante pirates seulement, continua sa route dans la direction du chemin creux qu'avaient pris les trappeurs pour arriver à la montagne du Nid-de-l'Aigle.

Bientôt il arriva à la barricade abandonnée.

Alors il put voir que le récit qui lui avait été fait n'était aucunement exagéré.

De larges taches rouges et encore humides